

III.

L'immeuble s'élevait en pleine campagne. Chaque matin je trouvais quelques oiseaux morts sur mon balcon. Ils étaient venus se fracasser contre la grande vitre du salon. Me penchant pour observer le balcon de mes voisins, je m'aperçus avec horreur que seule ma fenêtre attirait ainsi les oiseaux.

Ils venaient y mourir toujours plus nombreux. Je finis par perdre le sommeil. Assis dans mon lit, j'écoutais la nuit entière le crépitement des corps lancés contre la vitre qui se tachait de sang.

Un matin, alors que je déposais les cadavres dans une poubelle, je trouvai un oiseau frémissant encore.

Il était d'or.

Je le soignai toute la journée, puis le tendis au bout de mon bras dans une belle soirée de juin.

La nuit fut silencieuse et je dormis enfin. Le lendemain soir, j'attendis sur le balcon. L'oiseau vint se poser sur ma main. Il y resta quelques minutes puis repartit doucement.

Il y a trente ans que je l'attends chaque soir. Je n'ai jamais pris de vacances, je n'ai jamais songé à changer d'appartement de peur de perdre l'oiseau. Il est le point lumineux au bout de mes jours.

Au début, je le voyais de loin, j'étendais le bras pour l'accueillir. Il était léger et frémissant. Maintenant je suis vieux. Tout a bien changé autour de moi. Des maisons partout ont effacé la campagne, je ne vois l'oiseau qu'au dernier instant. Je n'ai pas connu l'amour.

Mais tout cela n'a pas d'importance. Les gens passent sous mes fenêtres, tirant les saisons comme un char plein de fruits. Des fêtes, des musiques, des cortèges. Des canons aussi.

Un jour enfin, j'ai compris. Je suis parti dans la montagne bleue. Je suis monté le plus haut possible. Je me suis assis.

Le soir est venu. L'oiseau est venu. Ensemble, pour la première fois, nous attendrons le soleil.